

**RÉMI
VILLEMURE**

PRÉFACE DE
RICHARD MARTINEAU



NE JAMAIS SE TAIRE

MES ÉCHANGES AVEC GILLES PROULX
le délinquant des ondes



**les éditions
du journal**

PRÉFACE DE RICHARD MARTINEAU

RÉMI VILLEMURE

NE JAMAIS SE TAIRE

MES ÉCHANGES AVEC GILLES PROULX
le délinquant des ondes

**les éditions
du journal**

Sommaire

Préface	9
Introduction.....	13
Chapitre 1	
Les raisons de la colère	17
L'Ouest	17
L'indifférence des autres	28
Un grand événement	33
Chapitre 2	
L'engagement par vanité ou par devoir?	45
La vanité	45
L'ombre	49
Le devoir	57
Nos hommes politiques et le devoir	66
Le coût du devoir	77
Chapitre 3	
La transformation du métier au cours des soixante dernières années	85
Une autre époque	85
Les médias d'avant ou d'aujourd'hui?	89
Les images	95
L'information en continu	100
Les tribunes téléphoniques	103

Chapitre 4

Retour sur quelques controverses	111
L'adolescente agressée	113
Les conséquences	123
Les « assistés sociaux »	125
La crise d'Oka	130
Le mythe du « bon sauvage »	138
« Des cornichons »	143
« Des bâtards »	148
« L'Inquisition »	153

Chapitre 5

Les Québécois et la polémique	155
Les Québécois n'aiment pas la chicane :	
vrai ou faux ?	155
La Conquête britannique	158
Les défaites. Toujours les défaites	163
Engourdis, nous serions	169
Une question d'instruction ?	175

Chapitre 6

C'était mieux avant ?	179
La crise du civisme	180
La violence	186
La richesse	189
La liberté	194
La santé	197
Un âge d'or dans l'histoire du Québec ?	199

Chapitre 7

Qu'advendra-t-il de nous ?	205
Un mot sur François Legault	209
Ce qui s'en vient	217

Chapitre 8

La douceur	235
Des parenthèses	235
La musique	239
Le cinéma	243
La lecture	246
Les femmes	249
Au-delà de nos verres	250
Remerciements	253

Introduction

Au bout du fil, il avait insisté pour que nous nous rencontrions dans mon coin.

C'était très aimable de sa part, mais j'héritais maintenant d'une imposante responsabilité : celle de dénicher l'emplacement parfait.

J'ai d'abord pensé à un café. Puis, assez rapidement, il m'est apparu évident que c'était en réalité la pire idée du monde.

Mon fief, Hochelaga, emprunte des accents de plus en plus progressistes depuis quelques années si bien que ses cafés sont courus par des étudiants au tempérament imprévisible puisqu'en constante évolution. Comme mon invité et moi avions prévu nous rencontrer au moins une dizaine de fois, le café présentait donc des risques.

J'étais à la recherche d'un lieu assurément accueillant, où nous pourrions lui et moi converser tout à fait librement sans que j'aie à surveiller les regards

insistants et les allées et venues d'un énergumène de plus en plus suspect. Je cultivais d'immenses espoirs envers ces échanges et ne voulais surtout pas conserver jusqu'à ma mort la responsabilité d'un ébouillantage ou d'une illustre humiliation publique immortalisée dans un téléphone.

Il me fallait donc poursuivre mes recherches.

C'était l'été. Il y avait bien entendu les parcs, où nous pourrions compter sur un peu d'ombre, mais un parc, à bien y penser, c'était la définition même du lieu incertain. Mon invité était-il en bons termes avec la météo? Celle-ci serait-elle complice ou saboteuse? Advenant que les tables soient toutes occupées, allais-je vraiment demander à une grande vedette de la radio québécoise de bien vouloir poser ses fesses sur l'herbe parfois douteuse de mon quartier?

Trouver un lieu de rencontre. Ce n'était pourtant pas bien compliqué. Je devais tout simplement arrêter mon choix sur un endroit tranquille, où mon invité ne risquerait pas de se faire asperger, invectiver ou constamment quémander une photo ou un autographe. Cette place devait ouvrir ses portes dès le matin et les fermer très tard histoire que je ne sois pas bousculé par l'horaire peut-être farfelu de mon interlocuteur.

Dans les dernières années, si j'avais visionné toutes les vidéos dans lesquelles il apparaissait sur le web, me tapant bien souvent les cuisses devant ses montées de lait, j'ignorais encore tout de lui. Était-il du

genre à se lever à 5 h du matin ? Végane ? Plus important : pourrait-il répondre aux questionnements d'un jeune aux portes de la vie intellectuelle québécoise ? Donner ainsi un sens au parcours accompli du Québec comme à celui qu'il nous reste à entamer ?

Au bout d'un certain moment, dans un mélange d'enthousiasme et de désespoir, je songeai à le recevoir chez moi. Puis, encore une fois, la lucidité me rattrapa à temps. Après tout, c'était aussi peu approprié de discuter histoire, actualité et politique dans ma cuisine que de le faire étendus sur le gazon. Le recevoir chez moi, cela défiait outrageusement le protocole. Comment avais-je même pu y penser ? Ce devait être la fatigue, je ne voyais pas d'autre explication.

Non, ce qu'il nous fallait, c'était une sorte de repaire chaleureux, tamisé, une place que je connaissais bien idéalement, qui inspirerait confiance. Une sorte de refuge.

Oui, c'était exactement cela : un refuge.

Le vendredi 21 juillet 2023, quelques secondes avant que sur Ontario ne frappe midi, j'ai donc fait mon entrée à la taverne Lady Davidson.

Sans surprise, la terrasse était déjà pleine, fièrement défendue par ses piliers, mais l'intérieur de la taverne, lui, reposait encore comme une vieille barque enfouie dans le sable, caressée à marée basse.

C'était tout simplement parfait ici.

Engagé dans une discussion avec BJ, le propriétaire et membre de la famille des Louis Cyr

d'Hochelaga (les Labonté), Gilles Proulx m'attendait déjà, confortablement installé au fond de l'établissement, entre la table de billard et les machines à *poker* déjà en activité. Je m'en souviendrais : la ponctualité est sacrée chez lui.

L'homme avec qui j'avais rendez-vous ne m'avait pas encore remarqué dans le portique, visiblement pris dans ses pensées que je mêlerais aux miennes au cours des prochaines semaines.

À ce moment très précis, j'aurais peut-être dû m'annoncer de loin, le saluer à haute voix au risque de le faire sursauter. Toutefois, sans savoir pourquoi, j'ai préféré protéger la scène, la laisser se prolonger.

Tandis que je commandais une pinte de « champagne d'Hochelag » à Jean-René au comptoir, je continuais d'épier cette légende de la radio, réalisant peu à peu que l'animateur vedette, malgré les rumeurs, semblait capable de décrocher. Nous n'avions pas encore fait connaissance que ce constat me rassurait déjà : au milieu du combat pour l'indépendance du Québec et de la vie publique, il était possible finalement de trouver un semblant de paix dans le fond d'une taverne.

Dans ce cas, ce ne serait pas rien. En réalité, ce serait peut-être même tout ce qui compte.

LES RAISONS DE LA COLÈRE

L'Ouest

À la base de toute vie intellectuelle, il y a quelque chose qui s'appelle la révolte.

Je suis incapable d'imaginer quelqu'un qui consacre son existence à la lecture, à l'écriture et un jour à la prise de parole publique, mais qui n'aurait pas fait cette rencontre nécessaire avec le sentiment d'injustice – réelle ou fantasmatique.

Sans surprise, Gilles Proulx n'échappe pas à cette conjoncture.

En débouchant sa canette de Pepsi généreusement offerte par le propriétaire de la place, il remonte aux origines. Nous sommes en 1940, quelques semaines à peine avant l'appel du 18 juin du général de Gaulle.

Verdun, où a grandi le polémiste en devenir, est à l'époque une ville, l'une des plus importantes

d'ailleurs de la province, avec son propre écosystème, son propre imaginaire, ses propres lois aussi : celles de la rue. Les habitants du sud-ouest savent bien que Montréal n'est pas très loin, que la grande ville les définit en partie, mais ils sont imperturbables. C'est à Verdun qu'ils appartiennent et Verdun leur rend bien la pareille avec sa glorieuse réputation.

Le petit Gilles a grandi dans un quartier ouvrier peuplé d'une majorité de Canadiens français, où l'on retrouve aussi une population très importante d'anglophones. Cela dit, ces derniers ne s'y sentent pas étrangers. Pour comprendre ce sentiment d'appartenance, il faut conserver le souvenir de la Conquête britannique de 1760 qui provoque dès le XVIII^e siècle l'arrivée de Britanniques à Montréal. Il faut aussi rappeler une réalité confinée trop souvent au silence : ce sont principalement les Irlandais qui ont creusé dans le sud de l'île le canal Lachine, au tout début du XIX^e siècle, six jours par semaine, du matin jusqu'au soir, sans artillerie lourde, à l'huile de bras.

Au début des années 1940, tandis que le monde libre est menacé en Europe, les gens s'appuient sur l'histoire longue dans Verdun, convaincus d'être ici chez eux, malgré la rumeur redondante d'une imposture française lorsqu'elle n'est pas anglaise. De part et d'autre, personne n'est prêt à la concession, car personne n'estime être de trop dans ce pays. La tension est palpable, on se méfie :

Je suis un tout petit garçon à l'époque, mais je vais le réaliser assez vite : les Canadiens anglais sortent les grands vainqueurs de la guerre et ne font pas l'économie d'une grande outrecuidance. Après tout, ce sont pour la plupart des Canadiens anglais qui se sont enrôlés. Pensons à George Beurling, le célèbre aviateur de Verdun. À leur retour, ils sont victorieux, mais nous, les Canadiens français, longeons les murs, soumis à une culture de défaite.

Dès le retour des forces alliées, Gilles Proulx ressent donc cet ascendant moral, cette hauteur d'esprit et de cœur qui coule dans les veines des Canadiens anglais, y compris des enfants de la rue Willibrord où sa famille est installée. Les insultes se lancent d'un trottoir à l'autre et un beau jour elles traversent la rue. Proulx engage alors le combat avec Clifford, un petit garçon qui a osé le traiter de *frog*. Lorsque les deux petits garçons s'essouffent, Proulx n'est plus le même. Son quartier aussi lui semble différent. La douceur et le jeu ont laissé la place au champ de bataille : « J'ai onze ans et je comprends désormais que les parents éduquent leurs enfants pour leur apprendre à dominer ce petit peuple que nous sommes. Après tout, où est-ce que Clifford a pu apprendre à dire une chose si haineuse et dominatrice sinon que chez lui ? »

À la maison, Gilles Proulx découvre le monde à l'intérieur d'une famille à la fois classique et très

décomplexée. Dès les années 1940, le père, employé à la *Canadian Shipyard*, alimente la curiosité de son fils en lui parlant de Charles de Gaulle, de Winston Churchill et de Franklin Delano Roosevelt. Pourtant, il n'est pas un homme tout à fait normal. Il affiche publiquement ses amantes et sa femme, ses quelques « amis » aussi, dont un soldat qui garde une place toute particulière dans les souvenirs de celui qui deviendra animateur de radio. La dynamique est assez inusitée à l'époque. Soyons francs, elle le serait même en 2024.

Néanmoins, la révolution sexuelle précoce chez les Proulx n'empêche pas le camelot, « ce petit baveux incapable de dire bonjour en français », de déposer tous les matins le journal *The Gazette* sur le perron. Le monde est cruel, car le petit Gilles a beau se distinguer de ses camarades, étant parfois rejoint à la sortie des classes par un tout nouveau duo d'amants, il voit bien que l'esprit politique qui règne au foyer est à peu près le même que chez le voisin : « Nous sommes des colonisés et je suis un moins que rien ».

J'écoute Gilles Proulx, nommé Grand Verdunois en 2019, me raconter son enfance en noir et blanc et réalise peu à peu que les petits garçons que nous avons été chacun de notre bord auraient bien pu se comprendre.

J'ai aussi grandi dans l'ouest de la ville, mais pas du même côté du canal. C'est dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce, communément appelé NDG, que le monde s'est déplié devant moi.

Au début des années 2000, sur ma petite rue qui donne sur le terrain du campus Loyola de la *Concordia University*, le français est étranger.

Je ne me raconte pas d'histoire. Contrairement à Verdun des années 1940, NDG, invariablement prononcé à l'anglaise, est un quartier aisé, apaisé. Il n'y a pas d'insultes qui se lancent d'un trottoir à l'autre, ni même de tension apparente entre les communautés francophone et anglophone. Cependant, comme la dynamique linguistique se passe justement de signes ostentatoires, le petit garçon que je suis cherche des réponses en épiant les comportements simples et en se faisant le spectateur des scènes banales du quotidien. Quand je ne regarde pas les gens revenir de l'épicerie ou jouer au hockey dans la rue, j'étudie le courrier de mes voisins du quartier. Je ne vais pas jusqu'à ouvrir le tout, mais à mon retour de l'école, je jette tout de même un coup d'œil interdit aux destinataires et aux destinataires annoncés sur les enveloppes. Des noms à connotation anglaise ou alors toujours des noms de compagnies en anglais. Toujours. Je remarque aussi que mes voisins reçoivent *The Gazette* ou *The Globe and Mail* pendant que mes parents, eux, lisent Foglia.

Je me dis alors que je tiens peut-être quelque chose.

Puis, lorsque ma mère revient du travail et qu'elle croise un voisin, je poursuis mon enquête ethnographique en scrutant la scène de la fenêtre. Je ressens alors sa gêne, si ce n'est pas le profond malaise de part et d'autre. Cette femme profondément québécoise

a horreur de la chicane et assume sa décision de s'être installée dans ce quartier, si bien que la plupart des conversations se déroulent en anglais. Mais mon oreille ne me ment pas. Les années passent et le français se taille obstinément une place, cela s'entend et se célèbre du haut de ma cachette. Dans un mélange de ruse et de discrétion, ma mère trouve donc moyen de résister, de rester digne à l'ouest du boulevard Saint-Laurent.

Si je grandis dans un quartier anglophone qui vote inconditionnellement libéral, le Québec est français, je le comprends très rapidement, car mon père fait jouer du Marjo et du Steve Fiset à tue-tête dans la voiture à bord de laquelle nous explorons le reste de la province durant les vacances scolaires.

Et à mon retour en septembre, rien n'a changé, chaque fois. Le français s'apparente toujours à l'accident lorsque je le convoque du haut de mes dix ans. Mes voisins sont alors pris d'effroi. Ils se précipitent chez eux, toujours courtois, mais froids soudainement. Ils sont professeurs d'université, cadres supérieurs, psychologues, mais c'est un gamin qui les fait rougir à tous les coups. M'envahit alors le sentiment d'avoir commis une bêtise. Des fois, c'est plutôt le sentiment d'un devoir qui ne porte pas encore son nom. En revanche, cette satisfaction, que j'ai du mal à m'expliquer, est toujours de courte durée. Notre maison est l'avant-dernière de la rue et celle-ci crève, comme ma victoire et mon tout petit monde, en cul-de-sac.

Gilles Proulx observe que dans des circonstances pareilles, il n'y a que l'éducation qui donne un sens aux intuitions.

L'homme devant moi est un enfant de l'école de Duplessis. Si on le sait très critique du système d'éducation contemporain, Proulx chérit l'enseignement qu'il a reçu. Il se considère même privilégié d'avoir pu grandir à cette époque : « Je me rappelle. Sur les bancs de l'école, on m'apporte le civisme, la bienséance et l'enseignement de l'histoire tout en essayant de m'apprendre l'amour de la langue. » Subtilement, donc talentueusement, on fait réaliser à cette époque aux écoliers canadiens-français que l'histoire les a courbés, que s'ils ont beau être majoritaires, ils sont dominés, colonisés.

Proulx reconnaît une dette envers quelques-uns de ses enseignants. Une en particulier qui a un prénom, mais qui conservera éternellement le titre de « Madame » : madame Crépeau. Cette professeure ingénieuse lui enseigne l'histoire alors qu'il est élève de troisième année. Madame Crépeau est débrouillarde, inventive, aborde la bataille des plaines d'Abraham quand ce ne sont pas les aventures d'Iberville. Elle enseigne aux élèves qu'une condition a des origines et que celles-ci sont têtues : « Elle va m'électriser dans ma petite tête. »

J'écoute Gilles Proulx et repense à ce passage de *l'Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson* écrit par l'explorateur Jacques-Gérard Milbert : « Ces infatigables

Canadiens que la tradition nous peint audacieux, conquérants sans généraux et sans armée, navigateurs intrépides sans marine, commerçants sans richesse et savants géographes sans compas¹. »

Madame Crépeau, me confirme-t-il, c'est cette géographe sans compas. Il y a aussi le frère Eusèbe du Collège de Longueuil qui prend la peine d'expliquer aux jeunes de la classe de Proulx ce en quoi consiste le nationalisme économique. Il faut se rappeler que la question de la nationalisation de l'électricité commence à circuler dans les années 1940, tout particulièrement sous le règne d'Adélard Godbout. L'initiative de ce frère enseignant est donc à la fois courageuse et tout à fait d'actualité.

L'animateur du *Journal du midi* n'est pas surpris de découvrir que je n'ai pas eu cette chance au tournant des années 2000. J'entre à l'école secondaire au milieu du règne Charest. Ce n'est donc pas un hasard si la question politique est en très grande partie évacuée de la pédagogie. Si je fréquente à l'époque l'un des meilleurs établissements privés d'enseignement du Québec (le collège Notre-Dame où – comble d'absurdité – Maurice Duplessis a lui aussi réalisé ses études classiques), mes camarades ne sont pas interpellés pour autant par la question nationale. La raison est simple : ils sont fils de médecins, d'avocats,

1 Edmond de Nevers, *L'avenir du peuple canadien-français*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact Classique », n° 184, 2006, p. 3.

d'entrepreneurs et rêvent à peu près tous d'étudier au cégep en anglais et éventuellement à McGill, dans le pire des cas : à Concordia.

Je me rappelle qu'un jour – on est en 2011 – l'administration du collège organise une conférence de Sheila Copps. Un ami à moi un peu agité, qui me répète souvent à l'époque qu'il rêve un jour de jouer les kamikazes en pleine réunion de l'ONU, me propose, quelques heures avant la conférence, de confronter Sheila Copps à la période de questions. Pour me convaincre, il m'apprend qu'elle a été impliquée dans un scandale de drapeaux durant le référendum de 1995. Le récit de mon camarade m'intrigue et me pousse donc à l'accompagner. Mais notre initiative s'ébruite et est finalement interrompue, non sans conséquence, par le directeur, monsieur Tazi, un homme capable de faire reculer un ours d'un seul regard.

Au tournant des années 2010, le Québec est encore foudroyé par l'échec référendaire. Il est donc hors de question de faire plonger de jeunes esprits en chantier dans ce genre de réflexion.

En comparant mon enfance à la sienne, je fais remarquer à Gilles Proulx que les années passent, mais que le Québec, lui, ne change pas tant que cela. La rue québécoise parle toujours aux enfants qui cherchent un sens dans les petits détails du quotidien. Ils en viennent parfois aux coups. Puis, à l'école, la plupart des professeurs suivent les consignes du ministère, même

si certains se démarquent par orgueil ou par devoir. On se souvient seulement d'eux d'ailleurs.

Heureusement, l'éducation ne s'arrête pas là.

L'animateur vedette croit que tout est devenu clair dans son esprit vers 1957, le jour où des Frères du Sacré-Cœur de l'École Supérieure Richard l'ont invité lui et ses camarades à une manifestation qu'ils avaient eux-mêmes organisée pour la défense du français sur le boulevard Dorchester – qui deviendra le boulevard René-Lévesque: « Ils nous avaient secoués en nous disant: “Si vous êtes de vrais patriotes, vous allez manifester ce soir parce qu'on va inaugurer un gros bâtiment important: un hôtel qui s'appellera le *Queen Elizabeth*” ». Sur place, le jeune Proulx se retrouve au milieu de centaines de personnes, peut-être même des milliers, à souhaiter que le bâtiment soit plutôt nommé « Le Château Maisonneuve ». Étourdi, le jeune homme n'en revient pas. Il est donc possible d'exiger un changement dans cette société très rigide et « docile devant la domination coloniale ». Mais pour ce faire, il faut le crier: « Les claques sur la gueule avec le petit Clifford ont éveillé en moi le constat d'une condition injuste, mais c'est cette manifestation qui a mis de l'ordre dans mes idées. »

J'observe une lumière toute particulière dans ses yeux. Il évoque ce rassemblement comme certains se rappellent la rencontre avec l'âme sœur. La passion nous habite, mais a parfois besoin de temps avant de

pouvoir s'articuler. Le hasard a sans doute un mot à dire dans tout cela. Il prend la forme d'une rencontre, d'une chanson ou d'un événement – anodin ou grandiose – mis en scène sur notre passage.

Pour ma part, c'est la rencontre d'un bouquin rangé dans la bibliothèque du condo de mon père à Québec, à l'automne 2011, qui bouleverse le cours de mon existence : un recueil de textes, *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*, dans lequel Pierre Falardeau décrit et plaint notre statut de colonisé. Tout y est : le récit des événements que j'ai vécus à ma manière sur un ton informé sans être outrageusement savant, l'appel à la révolte, l'hésitation pathologique, la frustration et puis l'impatience. Dans les mois qui suivent, je pêche de gourmandise : Falardeau, Fanon, Césaire, tous y passent. Plus près de chez nous, les voix de Michel Chartrand et de Pierre Bourgault inondent mes oreilles.

Celle de Gilles Proulx aussi.

Je plonge alors dans les archives de YouTube, tout en me demandant qui est cet homme toujours vivant contrairement aux autres. Cet homme qui ne se tance décidément jamais de parler. Mes recherches le confirment : tandis que les années passent, ses cheveux poivre et sel montent la garde et il nous trouve toujours aussi titubants, indécis.

Le Printemps érable m'offre ensuite l'illusion très naïve d'un éveil collectif. Puis, la société québécoise retrouve ce qu'elle connaît de mieux : le gel.

Homme de radio, polémiste parfois controversé, chroniqueur, auteur, historien en herbe, Gilles Proulx a sans doute été l'un des communicateurs les plus populaires que le Québec a connus. Dans ces pages, il se livre à Rémi Villemure au fil d'échanges passionnants qui redonnent vie aux grands moments et aux courants d'idées qui ont animé le Québec depuis la Nouvelle-France.

D'un chapitre à l'autre, qu'il soit question de la langue française, de l'identité québécoise ou du rôle des médias dans le débat public, on découvrira que, malgré le fossé générationnel qui les sépare, Villemure et Proulx ont des idéaux qui souvent se rejoignent.

Ce riche dialogue entre les deux hommes nous invite aussi à la réflexion sur l'engagement et la prise de parole publique dans un contexte où la liberté d'expression et le respect de l'autre semblent périlcliter. Il s'attarde également sur l'évolution du journalisme et à l'engagement social alors que la société québécoise est politiquement et linguistiquement vulnérable.

RÉMI VILLEMURE est collaborateur à QUB radio et à Radio VM. Jeune auteur, il a publié sous forme audio *Les contes d'Hochelag* en 2019 et en 2020.



ISBN 978-2-89761-221-4

